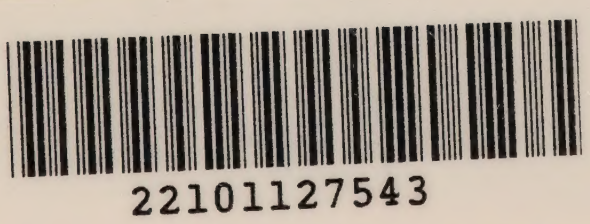

22101127543

WELLCOME
LIBRARY
General Collections
M
8393

# 19 NOVEMBRE 1911

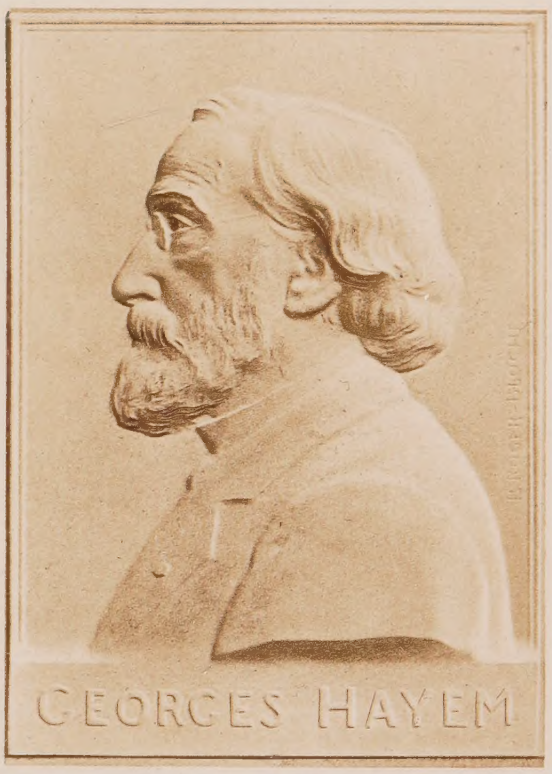
L. MARETHEUX, IMPRIMEUR
1, RUE CASSETTE, PARIS

46901

# HOMMAGE

AU PROFESSEUR

# GEORGES HAYEM




19 NOVEMBRE 1911

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

Le 19 Novembre 1911, les collègues, les élèves et les amis du Professeur Georges Hayem se sont réunis à l'amphithéâtre de la Clinique médicale de l'Hôpital Saint-Antoine pour lui remettre une médaille qui lui était offerte par souscription, et dont l'exécution avait été confiée à M. Roger Bloche.

# DISCOURS

DE

# M. MILLARD

MÉDECIN HONORAIRE DES HÔPITAUX

Mon cher Hayem,

Ce n'est pas au privilège peu enviable de l'âge que je dois l'honneur de présider cette imposante cérémonie : c'est comme au dernier survivant de vos maîtres et à l'un de vos plus vieux et fidèles amis que vos élèves, et sur votre propre désir, me l'ont attribué. Permettez-moi de les remercier en même temps que vous.

C'est qu'en effet notre amitié date de cinquante ans, de votre concours à l'Externat en 1862. J'avais été frappé de la solidité précoce de vos connaissances, de la précision et de la netteté de vos épreuves, et avec l'aide de mon ami Trélat, j'eus la satisfaction de vous faire donner la première place qu'on voulait vous ravir au profit du fils d'un des professeurs de la Faculté. Je ne fus donc pas surpris de votre nomination dès votre premier concours pour l'Internat en 1863.

Deux ans après, le 1er janvier 1865, nous entrions ensemble à l'hôpital des Enfants-Malades, où je devenais enfin chef de service, et vous comme mon interne, le premier d'une longue liste qui devait me suivre pendant trente ans, et

celui dont la carrière allait être la plus brillante. Malheureusement pour nous deux, ce service de chroniques scrofuleux ne nous convenait ni à l'un ni à l'autre ; il fourmillait d'abus incroyables que je n'ai pas à rappeler ici ; il était plus chirurgical que médical, ainsi qu'on l'a réformé depuis; il ne nous offrait pas ou trop peu d'intérêt clinique. Je me bornerai à vous rappeler que nous n'avions pas le droit de soigner un seul cas de maladies aiguës dans nos salles, qu'on nous les enlevait temporairement; mais en revanche dès qu'un malade des services d'aigus passait à l'état chronique, on nous l'envoyait pour s'en débarrasser.

Dans ces conditions, que je m'efforçai en vain de corriger, j'en étais réduit à engager mes élèves, dans l'intérêt de leur instruction, à fréquenter les autres services actifs de l'hôpital. Mais vous, et c'est là que j'en veux venir, vous, chercheur ardent, entraîné par votre goût pour l'anatomie pathologique qui s'était déjà fortement dessiné pendant votre première année à Bicêtre et qui devait vous conduire à de si précieuses découvertes, vous vous dédommagiez, si j'ose dire, avec nos autopsies qui, hélas ! n'étaient pas rares, et ce fut pour vous une mine de travaux intéressants sur les lésions encore mal connues de la tuberculose osseuse et articulaire.

Votre année ne fut pas tout à fait perdue; au bout de neuf mois, renonçant aux maladies infantiles auxquelles j'avais rêvé de me consacrer spécialement, je me décidai à prendre un service à l'hôpital Saint-Antoine, ici même où nous nous retrouvons aujourd'hui, et vous eûtes alors la chance d'avoir pendant un trimestre comme mon successeur l'éminent professeur Chauffard, le père du collègue

qui, digne héritier d'un pareil maître, a toujours marché sur ses traces de succès en succès, et va dans quelques jours vous remplacer dans cet amphithéâtre. Ce n'est pas tout : une courte épidémie de choléra éclata dans Paris à ce moment et vous fournit ainsi l'occasion de commencer sur cette cruelle maladie des études que vous deviez reprendre avec éclat pendant la sérieuse épidémie de 1884 en inaugurant votre bienfaisante méthode des injections intraveineuses, si fort en honneur aujourd'hui.

Ces débuts de votre carrière hospitalière, sur lesquels je me suis peut-être trop étendu, n'ont pas tardé à être suivis de relations plus étroites entre nous, quand vous m'avez indiqué comme médecin à plusieurs membres de votre famille que j'ai soignés pendant bien des années et avec lesquels je reste lié par d'affectueux souvenirs.

A cette époque, cher ami, vous étiez déjà un peu hostile aux réunions mondaines, aux distractions frivoles; vous passiez tout votre temps soit à l'amphithéâtre, soit au laboratoire, soit à la Bibliothèque, soit dans votre cabinet, uniquement passionné pour les études scientifiques. *Tout par la science et pour la science*, c'était la devise que je vous avais assignée, vous ne l'avez pas oublié. Ce magnifique programme d'existence, vous avez pu le remplir en pleine sécurité, dégagé de toute préoccupation matérielle, et avec un succès qui ne s'est jamais ralenti.

Je laisse à des voix plus autorisées que la mienne le plaisir de retracer les étapes de votre belle carrière, votre admission rapide dans les Sociétés savantes dont l'accès est le plus difficile, telles que celle de la Biologie, qui s'empressa de vous accueillir avant même la fin de votre internat;

bientôt après votre nomination en 1872 dans le corps médical des hôpitaux, puis votre élection à l'Académie de médecine et en dernier lieu à la Faculté comme professeur de thérapeutique en 1879.

Dans cette chaire vous ne tardiez pas à vous signaler par cecours si élevé dans lequel vous avez passé en revue toutes les grandes médications, et fixé le traitement rationnel, encore mal défini, de plusieurs maladies importantes, telles, par exemple, que la chlorose.

Vous y aviez été conduit par vos travaux remarquables sur le sang, sur ses qualités physiques et chimiques, alors que nous en étions encore aux sommaires descriptions d'Andral et Gavarret, sur les Hématoblastes presque inconnus avant vous, sur le sérum physiologique dont la formule a été légitimement baptisée de votre nom qu'elle perpétuera, qui rend tous les jours tant de services, non seulement aux médecins, mais aux chirurgiens et accoucheurs, qui a remplacé l'antique transfusion du sang et qui a préparé la découverte si féconde des autres sérums thérapeutiques pour le traitement des maladies infectieuses.

Toujours préoccupé des épineux problèmes de l'Hématologie, ce n'est plus seulement le sang normal que vous vous attachez ensuite à connaître à fond, c'est le sang vicié, ce sont les toxhémies : *maladies du sang*, œuvre nouvelle et originale, qui fait l'objet de cet intéressant volume que vous m'avez dédié en 1900 par une gracieuseté bien peu méritée, mais dont j'ai senti tout le prix.

Enfin, pour couronner le tout, comment ne pas rappeler avec les plus grands éloges vos études magistrales sur l'organe favori qui a été avec le sang l'objet principal de vos

prédilections scientifiques : l'Estomac? Avec l'aide de distingués collaborateurs, que j'ai le plaisir de saluer ici, vous en avez scruté et décrit minutieusement non seulement les lésions et les souffrances si variées, de façon qu'il semble n'avoir plus de secrets pour vous. Vous nous avez appris à le mieux soigner, et particulièrement à le prémunir contre l'emploi d'une foule de drogues trop souvent nuisibles.

C'est ainsi que vous avez mérité, non seulement en France, mais dans le monde entier, d'être considéré comme le véritable maître et en quelque sorte, j'oserai dire, le législateur de la Pathologie stomacale.

En terminant cette trop longue allocution, je tiens encore à proclamer que vous avez été singulièrement aidé pendant les seize dernières années de votre professorat si laborieux par l'organisation tout à fait exceptionnelle que vous avez réussi à obtenir pour votre enseignement dans ce pavillon Moïana. Vous l'occupiez déjà comme chef de service, mais quand, après avoir fait pendant quatorze ans le cours difficile de thérapeutique, vous avez été appelé à prendre la succession de Peter, en 1893, vous avez su très habilement exposer à vos collègues de l'Ecole les graves imperfections de la clinique de Necker et les avantages qu'offrirait ce pavillon avec le terrain avoisinant pour y établir une clinique modèle, véritablement digne de la Ville de Paris, permettant, disiez-vous, « d'amener les malades sans fatigue et sans « danger pour eux jusque sous les yeux des élèves, et de réa- « liser ainsi un genre d'Enseignement qui se donne depuis « longtemps à l'Etranger ».

Par votre éloquence, vous avez convaincu non seulement vos collègues mais aussi l'Assistance publique, et sur le rap-

port que j'ai eu la bonne fortune de lire au Conseil de Surveillance votre projet fut adopté sans discussion.

Les travaux ne durèrent pas moins de cinq ans : vous les avez suivis avec une sollicitude qu'on peut dire paternelle, puisque vous en avez vous-même organisé tous les plans et le parfait outillage avec laboratoires, collections, biblio thèque, et tous les perfectionnements désirables.

A la fin de 1898, vous pouviez l'inaugurer par une de vo plus belles leçons sur l'influence des travaux de Pasteur sur la Thérapeutique contemporaine.

C'est donc grâce à vous, cher ami, que la Faculté doit de posséder enfin une chaire de Clinique médicale réunissant toutes les conditions favorables, et sur laquelle devront à à l'avenir se modeler tous les établissements similaires.

Par conséquent, vos élèves, vos collègues, vos confrères, vos amis, ne pouvaient faire un meilleur choix que celui de cet amphithéâtre pour venir vous apporter à l'heure de votre retraite l'hommage solennel de leurs sympathies, de leurs regrets et de leur admiration et vous offrir l'intéressante médaille dont le modèle agrandi est ici exposé.

Un grand artiste, M. Roger Bloche, a représenté d'un côté votre physionomie si expressive et au revers a su vous montrer en train de faire ici votre leçon, examinant devant vos élèves un malade assis dans son lit qu'on vient d'apporter, et donnant ainsi l'exemple qui demeurera le trait caractéristique de la clinique qui est votre œuvre.

Cette médaille fixera le souvenir de celui qui aura été à la fois un médecin, un professeur et un savant de premier ordre. Chacun de nous la gardera précieusement, nul plus que moi, votre vieux maître et ami.

# DISCOURS

DE

# M. L. LANDOUZY

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE

Mon cher Maître,

C'est du Maître, plutôt que du Collègue, que, légitimement, en ce jour, en ce lieu, vous donnera votre Doyen.

Savez-vous de combien de temps date la maîtrise avec laquelle, pour la première fois, vous m'êtes apparu ? De quarante-deux ans, car si j'étais, pendant l'année terrible, jeune externe à la Charité, vous y étiez encore plus jeune Maître.

A votre Ecole je m'exerçais à faire des pronostics : j'en faisais des meilleurs, sinon des plus complets. N'avais-je pas prédit que votre place serait éminente dans l'Enseignement et votre nom grand dans la science ?

J'avais prévu que collègues et disciples, en un jour solennel, auraient à rendre hommage public à votre Œuvre. Mon pronostic, convenez-en, était parfait ; s'il fut incomplet, c'est que, par ma foi, il n'y avait aucune raison pour que je songeasse, que, à moi, pourrait incomber l'honneur de vous apporter la reconnaissance de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris.

Il appartient au Doyen, en une esquisse, dont vous excuserez les traits rapides, de rappeler votre vie de labeur puisque, presque entièrement, vous l'avez vécue à la Faculté et au profit de la Faculté, aussi bien dans nos laboratoires, dans la Chaire de Thérapeutique, qu'ici même, à la Clinique médicale de Saint-Antoine que vous avez fondée.

Rassurez-vous, je ne ferai pas votre panégyrique : je laisse ce soin aux historiens de notre Maison qui, sur vous, écriront dans vingt ans.

Je rappellerai simplement, sincèrement, à vos collègues, à vos émules, à vos disciples; j'apprendrai aux jeunes générations ce que vous fîtes : cela je le dirai sur un ton d'amitié respectueuse, voulant que cette fête d'adieu conserve à l'hôpital ce caractère intime et familial que vous aviez coutume de donner à vos visites du matin.

Avez-vous, mon cher Maître, jamais fait le calcul que vos premiers travaux datent de près d'un demi-siècle, de 1864, époque où, à la veille de vos 23 ans, vous entriez à l'internat avec deux de mes futurs maîtres affectionnés, Henri Henrot et Magnan?

Vos premiers travaux témoignaient d'une singulière sagacité; notre ami Magnan, le fin psychologue, nous la dirait atavique. Vous la devez à votre hérédité « différenciée ». Votre sagacité, par les femmes, vous vient d'un certain trisaïeul, qui, au milieu du XVIII^e^ siècle, florissait à Metz, où Louis XV lui dut la vie...

Je prends la liberté de livrer vos secrets de famille; vous me pardonnerez; la chose mérite d'être contée.

En juillet 1744, les Impériaux étant entrés en Alsace, Louis XV, bien portant, accompagné de la duchesse de Châ-

teauroux — qui ne le quittait pas plus que son ombre — partit pour Strasbourg: dès son arrivée à Metz, le 4 août, il tomba malade, et se trouva, presque de suite, en danger de mort. Le 12 août, le chirurgien de La Peyronie déclara que le roi n'en avait pas pour deux jours... Il fallut songer aux derniers sacrements..., que, entre parenthèse, l'évêque de Soissons ne voulut donner que si la duchesse de Châteauroux quittait la ville!... Votre aïeul fut mandé, il vit si clair, il pensa si juste, il fit si bien, qu'il eut raison du pronostic de La Peyronie, comme de la maladie. Louis XV revint à la santé... et ce fut, nous dit l'Histoire de Lavisse, une joie délirante dans tout le royaume, d'apprendre que le Bien-Aimé était sauvé.

Je ne continue pas, Maître, votre généalogie... nous vous savons l'héritier médiat du célèbre, de l'heureux et du bon médecin, qui pour toute récompense, obtenait, pensant à ses frères, que, de par le Roi, on fit leur sort meilleur à Metz et à Nancy. Chez vous Georges Hayem devait réapparaître et demeurer l'ardeur scientifique d'Isaïe Cervus Ulman.

Elle attire sur vous l'attention de Vulpian. Le Maître vous attache à son laboratoire et vous honorera d'une confiance et d'une affection toute particulières.

Aussi, plus que quiconque goûtez-vous — comme je souhaiterais que la goûtassent, à leur tour, nos élèves — la parole d'Eugène Guillaume: « Heureux ceux qui sont restés les amis de leurs maîtres! En vieillissant ils s'aperçoivent que la reconnaissance qu'ils leur ont gardée est un des meilleurs sentiments qu'ils aient porté dans la vie. »

C'est du laboratoire de Vulpian que vous datez vos Recherches sur la Pathologie nerveuse, sur l'Encéphalite,

sur les Myélites aiguës, sur les Lésions médullaires provoquées par les altérations des nerfs.

Bientôt, votre curiosité vous pousse dans une tout autre voie. En 1875, vous commencez l'étude morphologique du sang; en 1877, vous découvrez un troisième corpuscule sanguin. Jusqu'alors, se décrivaient, dans le tissu coulant, deux éléments seulement: les globules rouges et les globules blancs.

Vous montrez que les petits corpuscules aperçus dans le sang des animaux supérieurs (jusqu'à vous considérés comme simples particules protoplasmiques ou fibrineuses) représentent un élément anatomique propre, constitutif du sang. Vous prouvez que cet élément existe dans toute la série des vertébrés. Vous démontrez que les corpuscules petits, et sans noyau visible du sang des animaux supérieurs, correspondent, dans le sang des ovipares à hématies nucléées, à un élément relativement volumineux, et pourvu d'un noyau, c'est-à-dire à une cellule indubitable.

Ainsi vous tracez l'histoire anatomique, physiologique et pathologique du troisième corpuscule sanguin. Vous montrez le rôle qu'il joue dans la coagulation, rôle attribué, avant vous, aux globules blancs, ainsi que dans la production des concrétions sanguines et dans le mécanisme de l'hémostase.

Vous êtes amené à les considérer comme des globules rouges rudimentaires, comme des hématoblastes, et à formuler cette loi : « chez l'adulte, les hématies sont régénérées par les hématoblastes, et il en est ainsi dans toute la série des vertébrés. »

Pour appuyer votre démonstration vous invoquiez: d'une part, la présence d'éléments intermédiaires aux hémato-

blastes et aux hématies dans le sang normal, et surtout dans le sang en pleine reconstitution, à la suite des hémorragies, par exemple ; d'autre part, la poussée d'hématoblastes, la crise hématoblastique précédant toute rénovation globulaire.

Je ne puis ici évoquer toutes vos publications sur le sang: qu'il me suffise de dire, que, après quatorze ans d'études ininterrompues, vous publiez votre beau livre « Du Sang ».

L'éloge n'en est plus à faire : il me plaît de rappeler comment le définit votre modestie de savant. « Ce n'est pas, écrivez-vous, en manière d'avertissement au lecteur, un Traité d'Hématologie, mais une sorte de Mémoire original..., un livre d'étude plutôt que de lecture;... un premier jalon posé pour l'étude de l'Hématologie clinique... » « L'avenir, ajoutez-vous, est à l'Hématologie, c'est elle qui nous apportera la solution des grands problèmes nosologiques. » Comme vous étiez bon prophète !

Entre temps, par la mort de Gubler vous êtes appelé à la Chaire de Thérapeutique et Matière médicale.

Pendant quatorze ans, avec la plus large maîtrise, vous enseignez les Médications. Durant ce long cycle vous faites grande la part de la Physiothérapie, montrant une fois de plus combien vous êtes homme d'avant-garde et de progrès ; combien vous avez le souci des besoins nouveaux.

En 1893, vous quittez la chaire de Thérapeutique et Matière médicale : à ce moment, je deviens le confident de quelqu'un que votre exemple et vos succès encouragent, bien plus qu'ils ne le rassurent. Combien n'avais-je pas le

droit d'être anxieux, puisque, à mon tour, j'avais à professer les Médications ?

L'heure était propice, mais, après vous, la tâche difficile : d'autant, que j'avais à enseigner de toutes récentes Méthodes, l'Opothérapie, la Sérothérapie, qui, en moins de vingt ans, prenaient le meilleur de la place qu'avait, durant des siècles, accaparée la Pharmacie galénique.

Donc, en 1893, vous deveniez titulaire de la chaire de Clinique médicale. Là, non plus, vous n'étiez pas novice : n'aviez-vous pas, en 1875, remplacé Bouillaud : là, n'aviez-vous pas brillamment professé; là, n'aviez-vous pas enseigné les cardiopathies de la Fièvre typhoïde?

Mais, comme vous le faisiez remarquer, ici même, lors de votre Leçon d'ouverture, depuis 1875, la Médecine avait singulièrement marché.

Non seulement la Bactériologie, mais la Pathologie expérimentale, la Chimie biologique étaient venues renouveler la science et imposer aux savants de cette époque une véritable revision de leurs connaissances médicales.

Pour faire saisir cette évolution, vous avez imaginé une allégorie qu'il ne peut vous déplaire d'entendre rappeler ici. « Représentez-vous, disiez-vous à vos disciples, les chefs de notre École, les cliniciens éminents qui sont l'honneur de la Médecine française, comme des voyageurs ayant marché longtemps, et qui, au moment où ils croient être arrivés à la fin de leur course, voient, tout à coup, s'élever sur leur route une montagne escarpée.

« A leur suite, ils ont entraîné toute une phalange d'élèves auxquels ils ont servi de guides; les voilà arrêtés comme par une barrière, aussi sont-ils en petit nombre, les jeunes

qui, au bonheur de goûter le repos dans la plaine fleurie, préfèrent, par des détours escarpés, atteindre les cimes. »

Vous fûtes, mon cher Maître, de ces jeunes, et par de rudes labeurs, gravissant la montagne, vous avez mérité d'apercevoir les vastes horizons de lumière promise aux chercheurs de vérités. Aussi, quand vous prenez l'enseignement de la Clinique, vous êtes paré pour l'œuvre à accomplir.

Et d'abord, vous organisez à la moderne — notons qu'il y a de cela vingt-quatre ans — votre service de Saint-Antoine dans une Clinique, pour l'époque modèle, isolée du reste de l'hôpital, formant un tout compact, avec ses laboratoires, avec son amphithéâtre relié aux salles de malades et permettant d'y amener les patients à examiner devant les élèves. Aussi fîtes-vous deux parts dans votre enseignement : l'une essentiellement pratique, l'autre doctrinale et scientifique.

A la clinique du mardi, on amenait dans votre amphithéâtre deux ou trois malades, entrés de la veille, et que, *ex abrupto*, vous examiniez devant les élèves et pour les élèves. Vous leur montriez ainsi le médecin aux prises avec toutes les difficultés du diagnostic, du pronostic et du traitement.

Vous attachiez une si grande importance, et vous donniez des soins si particuliers à ce mode d'enseignement pratique, que vous avez désiré qu'il fît l'objet du motif que M. Roger Bloche a modelé, avec un art infini, au revers de votre médaille.

Sur le lit, le malade est assis, maintenu dans cette position par un assistant. Vous, vous venez de pratiquer l'examen du thorax; vous exposez aux élèves les signes révélés par l'inspection, la percussion et l'auscultation. Votre

main droite est encore appliquée sur le thorax, votre bras gauche, dans un geste expressif, accentue et fortifie votre parole. C'est la leçon de choses saisie sur le vif ; c'est le Maître qui démontre plutôt qu'il n'affirme ; c'est par un artiste éminent, merveilleusement rendue la leçon de Clinique française, telle que la professent les petits-fils des Laënnec, des Andral, des Louis, des Bouillaud, des Trousseau, des Hardy, des Lasègue, des Charcot, des Dieulafoy, pour ne parler que des grands disparus.

Le samedi, vous procédiez différemment. Il s'agissait de malades choisis, longuement observés, examinés à la lumière de tous les moyens, de toutes les méthodes et de toutes les techniques de la Clinique la plus avertie.

Cette partie de votre Enseignement nous a valu un nouveau Livre sur le sang, dans lequel, parmi d'autres conceptions originales, se remarquent vos recherches sur le Purpura hémorragique, sur l'Ictère infectieux chronique splénomégalique, type morbide jusqu'alors méconnu, et que, avec justice, le professeur Gilbert propose de dénommer « la maladie d'Hayem ».

Votre méthode sûre et féconde nous a valu également toute la série de travaux aujourd'hui classiques sur *les affections de l'estomac*. Je citerai seulement les Leçons sur les gastrites hyperpeptiques, sur le classement des formes cliniques des maladies stomacales, sur les sténoses pyloriques, sur les formes anémiques et gastralgiques du cancer, et sur beaucoup d'autres affections de l'appareil digestif.

Je m'arrête... j'aurais beau énumérer davantage, je n'augmenterais pas la gratitude que vous doivent et la Faculté de médecine, et l'Université de Paris :

Pour le lustre que vous avez jeté sur elles;

Pour leur renommée que vos travaux ont faite plus grande;

Pour la tradition des études hématologiques françaises que vous avez su renouer;

Pour les Méthodes et les Techniques par vous imaginées; n'ont-elles pas, avec votre nom, au travers des deux mondes porté la réputation de l'École Clinique de Paris?

---

# DISCOURS

DE

# M. MESUREUR

DIRECTEUR DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE
DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Mesdames, Messieurs,

Si je prends la parole dans cette assemblée où je suis, puis-je dire, un profane, si je me permets d'ajouter un discours à ceux qui y sont prononcés, c'est qu'en dehors des sentiments de gratitude et d'admiration qui viennent d'être exprimés, j'avais le devoir — et c'est ce qui m'excuse de parler au milieu des amis, des élèves et des contemporains de M. le professeur Hayem — d'apporter, au nom de ceux que je représente, une parole de remerciement et de reconnaissance pour sa longue et belle carrière médicale. Elle n'est pas seulement admirable par les richesses scientifiques qu'elle a créées; elle a été aussi une carrière de bonté et de dévouement à l'égard de ceux que les malheurs de la vie ont amenés dans son service et parfois dans cet amphithéâtre. C'est au nom des pauvres malades qui ont été guéris souvent et toujours consolés par M. Hayem que je me fais un devoir d'ajouter à toutes celles qni ont été entendues des paroles sincères de reconnaissance.

Je ne veux rien ajouter à l'expression de ce sentiment.

Tous ceux qui vous connaissent l'éprouvent, et ce serait l'affaiblir que d'insister davantage. Je n'ai pas à faire votre éloge, Monsieur le Professeur; il a été fait, et dans ce moment il est dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Je veux seulement rappeler deux souvenirs qui me sont personnels; l'un est peu important, mais il témoigne de votre bonté : vous êtes venu un jour faire appel à mon indulgence pour un serviteur de votre clinique qui avait des qualités précieuses pour vous : il savait parfaitement préparer et conserver les estomacs, il n'avait qu'un défaut, c'était d'abîmer le sien, car il buvait trop. L'autre souvenir est plus ancien; il remonte à trente ans, et trente ans en arrière pour nous, maintenant, c'était notre jeunesse. J'habitais le quartier du Sentier; on y parlait de vous déjà. Il y avait au coin du boulevard une grande maison de commerce que vous connaissez bien; elle était dirigée par votre père; son rayonnement commercial, sa prospérité toujours croissante attiraient l'attention publique. On admirait l'homme qui dirigeait avec fermeté et avec un véritable génie commercial cette grande entreprise; mais ce qu'on trouvait mieux, ce que l'on approuvait, c'est que l'un des fils de cette famille, M. le Dr Hayem, peu soucieux des routes qui conduisent à la fortune, s'était donné tout entier à la science avec le plus grand désintéressement. Cette sympathie de l'opinion publique prit une forme particulièrement enthousiaste en 1884, on répétait partout : « Le Dr Hayem guérit le choléra. » C'était pour la population parisienne, qui fut si souvent éprouvée par ce fléau, un miracle; et, ce qu'il y a de plus heureux pour nous, Monsieur le Professeur, c'est que, trente ans après, nous

pouvons encore vous dire : « Oui, vous avez guéri des cholériques. »

L'hommage que la population parisienne vous a apporté alors restera comme une des feuilles de la couronne de lauriers que l'on vous tresse aujourd'hui. Je n'ai pas voulu manquer de la joindre, si modeste qu'elle fût, au souvenir que rappellera la plaquette que nous avons sous les yeux.

Cette plaquette, qui retrace vos traits, sera conservée dans les Archives de l'Assistance publique de Paris. Elle ira prendre place dans la série des serviteurs illustres de la médecine et de notre grande administration, et, loin de la déparer, elle l'ennoblira davantage!

# DISCOURS

DE

# M. MAGNAN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
MÉDECIN DE L'ASILE SAINTE-ANNE

MON CHER HAYEM,
CHER AMI,

CE jour de fête me donne l'heureuse mission de te présenter l'hommage d'estime et de vive affection de tes amis ; il réveille et rajeunit une foule de souvenirs qui pour nous deux remontent au clair printemps de la vie. J'ai, en effet, la bonne fortune de pouvoir apprécier, depuis près d'un demi-siècle, tout le prix de ta fidèle et solide amitié dont l'éclatante sérénité pendant cette longue série d'années n'a pas un seul instant été voilée par le plus léger nuage.

En 1864, nous étions internes à Bicêtre, une sympathie réciproque, peut-être aussi la même direction de travail, à ce moment, nous a promptement rapprochés. Tu recueillais, déjà, des matériaux pour ta remarquable étude expérimentale et clinique sur les différentes formes de l'encéphalite et, de mon côté, je m'occupais des lésions de la moelle et du cerveau dans la paralysie générale.

Nous avions besoin l'un et l'autre de recherches préalables

sur la structure à l'état normal de certaines parties de l'encéphale. Tu étais plus documenté que moi, le maniement du microscope n'avait plus de secrets pour toi et très aimablement tu me proposas de combler ensemble la lacune. La collaboration donna l' « Etude sur le tissu interstitiel des parties blanches des centres nerveux », travail que nous présentâmes à la Société micrographique le 6 août 1865.

Vers la même époque, tu m'emmenais, quelquefois, à Auteuil, dans cette charmante retraite familiale où le dimanche tes parents aimaient à réunir toute la famille; dès les premiers jours, ils accueillirent l'ami de Georges avec une affectueuse bienveillance, tes frères me tendirent les mains comme au meilleur des camarades; le temps passait vite dans cet aimable milieu où régnait une atmosphère de bonté, de cordialité, et nous nous serions souvent attardés le soir sans la sollicitude vigilante de tes parents qui nous renvoyaient, à regret, les premiers parce qu'il fallait regagner Bicêtre.

Telle est la genèse — travail et affectueuse sympathie — de notre inaltérable amitié qui a toujours su rendre communes nos joies et nos tristesses.

Aussi notre satisfaction fut-elle grande de nous retrouver deux ans après à la Salpêtrière. Tu étais toujours l'érudit de la salle de garde; ta connaissance des langues étrangères, ta méthode régulière de travail, la continuité dans l'effort dont tu as toujours été capable, un esprit critique très pénétrant, un jugement droit, toutes ces qualités te permettaient d'accomplir allègrement une tâche qui paraissait au-dessus des forces du plus tenace travailleur. Tous les collègues en quête d'un renseignement bibliographique venaient faire

appel à tes lumières. Tu donnais l'indication bibliographique, mais habituellement tu faisais connaître les points importants du travail et enfin parfois encore tu signalais les travaux qui permettaient de se rendre mieux compte de la valeur de l'œuvre à consulter. Voilà ta manière de renseigner; une mise au point complète de la question. La joie manifestée par le collègue ainsi éclairé était ta récompense. C'est dans ce souci de faire œuvre utile que tu as certainement puisé l'idée première de ton admirable recueil d'informations scientifiques « La Revue des Sciences médicales en France et à l'Etranger », qui a rendu tant de services et qui a comblé la lacune regrettable qui existait dans notre littérature médicale.

Des voix plus autorisées que la mienne parleront de ton immense labeur, de ton œuvre impérissable d'hématologie, de tes recherches sur le chimisme stomacal, qui avec le repas d'épreuve ont jeté une si vive lumière sur les troubles de la digestion et ont fait entrer dans une voie vraiment scientifique et pratique le traitement des maladies de l'estomac; elles diront aussi tes nombreux travaux thérapeutiques, dont beaucoup ont eu le rare mérite de passer dans la pratique journalière.

Pour moi, qui ai vécu dans ton intimité les premières années de ta vie de travail, à ce moment où l'esprit et le cœur largement ouverts aux vastes espoirs laissent étaler, dans leur spontanéité, les pensées et les sentiments, j'ai voulu simplement dire ce dont j'ai été témoin.

# DISCOURS

DE

# M. DASTRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE

MON CHER HAYEM,

J'AI été jadis l'un de vos collaborateurs de la première heure à la *Revue des Sciences médicales*; et c'est à cette circonstance que je dois l'avantage de vous avoir connu en personne. Et, ainsi, je fus mis en contact direct avec l'une des figures les plus originales et les plus remarquables parmi les médecins de notre temps.

Il ne m'appartient pas de dire ce que fut cette utile Revue, cette fondation dont vous avez porté, pendant si longtemps, le poids véritablement écrasant — dans toutes les acceptions du mot. Je n'ai été, en effet, qu'un simple auxiliaire, qu'un rouage partiel dans cette vaste organisation; mais tout le monde sait bien qu'elle s'était proposé d'initier la médecine française au mouvement de la science étrangère et de mettre un terme à son désastreux isolement; et l'on sait encore qu'elle y a réussi.

Ma modeste collaboration et les sentiments de haute

estime pour vous que j'y ai puisés, m'auraient autorisé à venir ici, aujourd'hui, vous apporter le tacite hommage de ma présence et mon salut individuel. J'aurais jeté la petite fleur muette du souvenir sur les gerbes que l'élite du monde médical, ici rassemblée, vous offre en commémoration de votre brillante carrière, de votre œuvre savante et de votre caractère noblement désintéressé.

Mais, la destinée me réservait un rôle plus actif dans cette cérémonie. Elle a permis que je puisse vous apporter quelque chose de plus et de mieux qu'un souvenir privé, je veux dire un hommage corporatif. Il se trouve qu'au moment où la piété de vos amis prend plaisir à remettre sous vos yeux les lumineuses étapes de votre carrière, la mienne vient s'achever dans la présidence quinquennale de la Société de Biologie, recevant une récompense et un couronnement inespérés qui dépassent mes mérites et mes ambitions. J'ai aujourd'hui une raison de plus de m'en réjouir, puisque cette circonstance me permet de joindre à mes modestes félicitations un hommage qui en rehausse singulièrement la valeur et le prix, celui de l'éminente Société qui s'honore de vous compter parmi ses membres. Et moi aussi, à mon tour, je puis vous convier à regarder avec fierté une longue période de votre vie scientifique qui s'est écoulée dans cette Société savante.

Votre précoce mérite vous en avait ouvert les portes, à peine sorti de l'internat, ce qui est un fait sans autre exemple. Vous avez été nommé membre titulaire de la Société en 1866 : vous en avez été secrétaire pendant les années suivantes et vous étiez déjà un jeune membre honoraire en 1877, cinq années avant que Ch. Richet

et moi ayons eu la témérité d'y poser nos candidatures.

Vos premières communications ont porté sur des objets très divers : sur la dégénérescence amyloïde ; sur les anévrismes de l'artère sylvienne ; sur les hémorragies cérébrales liées à ces anévrismes de l'encéphale ; sur la méningite spinale tuberculeuse ; sur l'acide urique dans le sang ; sur l'absorption du cinabre par les leucocytes ; — et nous ne sommes encore qu'au début.

La variété de ces recherches qui s'attaquaient à des sujets de médecine, d'histologie normale et pathologique, de physiologie, de chimie physiologique témoignaient de l'étendue et de la précision de vos connaissances ; le soin et la solidité de leur exécution, la scrupuleuse conscience avec laquelle ces travaux étaient poursuivis, vous imposaient dès lors comme un des maîtres de la science médicale contemporaine.

Et puis, les années s'écoulent : votre production ne se ralentit pas. Les notes s'ajoutent aux notes. J'en ai compté près d'une centaine dans nos *Comptes rendus*. Deux grandes questions vous ont préoccupé surtout : l'une, où votre empreinte restera ineffaçable, c'est l'étude du sang, de ses éléments figurés, de ses pigments, de ses altérations.

La seconde question où vous vous êtes taillé un domaine qui vous appartient bien en propre est celle de la physiologie et de la pathologie de la sécrétion gastrique.

C'est toute cette œuvre féconde que les diverses générations de vos collègues à la Société de Biologie ont vu se dérouler fragment par fragment, devant eux, dans nos séances. Ils ont le sentiment que votre vie a été un modèle de labeur, de perspicacité et de conscience scientifique. Et

c'est pourquoi, en leur nom et au mien, je paye ici le tribut de nos hommages au clinicien expérimentateur, au savant désintéressé, au médecin exemplaire, qui a été l'honneur et l'ornement de notre Compagnie.

# DISCOURS

DE

# M. GILBERT

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE
MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU

Mon cher Maître,

C'est au nom de vos anciens élèves et c'est pour vous faire entendre des paroles de reconnaissance et d'affection que je me lève.

Nul, à cet égard, dans votre Ecole, n'est plus qualifié que moi, je m'empresse de le proclamer, car nul n'a plus reçu de vous que moi. Non seulement en 1883 vous m'avez fait l'honneur de me prendre comme interne, mais encore, en 1890, vous m'avez choisi comme chef de votre Laboratoire à la Faculté. J'ai pu ainsi vivre à votre contact immédiat pendant plusieurs années et apprécier la hauteur de votre caractère et la chaleur cachée de vos sentiments.

Je me souviens de mon temps d'internat chez vous comme si des décades d'ans ne s'étaient pas depuis lors succédé. Déjà vous étiez chef de service dans ce même hôpital Saint-Antoine qu'aujourd'hui vous quittez sans retour. Le pavillon Moïana n'existait pas encore et nos salles de malades ainsi que notre Laboratoire manquaient de luxe et de

charme. Mais vous étiez jeune, ardent à la recherche et, entraînés par vous, nous travaillions sans relâche. Lion, maintenant notre collègue à la Nouvelle Pitié, l'un de vos élèves préférés, Rieffel, professeur agrégé à la Faculté et chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, le Dr Mulette de Pont-Sainte-Maxence, et le Dr Vivant de Monaco représentaient le corps savant de l'Externat. C'était une fière année! Cependant, vous nous en imposiez singulièrement : votre attitude réservée, votre masque un peu sévère, la sobriété de votre parole, votre grande réputation scientifique nous impressionnaient. Mais ce ne fut que pour un temps : la douceur de votre œil, bientôt, nous rassura, en même temps que la bonté de votre cœur, et, au fur et à mesure que l'année s'écoulait et que le moment de vous quitter approchait, nous nous sentions interdits et prêts à verser des larmes!

Depuis lors, mon cher Maître, que de fois n'avons-nous pas été amenés à reconnaître toute la bienveillance et tout le dévouement dont vous êtes capable envers vos élèves!

Ne vous étonnez donc pas, si, en ce jour solennel qui ne devrait comporter de votre part qu'un sentiment de fierté, mais qui, aussi, nous le savons, n'est pas exempt d'une certaine mélancolie, ne vous étonnez pas, dis-je, si vos élèves d'autrefois, comme ceux d'hier et d'aujourd'hui, se sont assemblés autour de vous, désireux de vous apporter le témoignage de leur reconnaissance et de leur affection.

# DISCOURS

DE

# M. G. BARRIER

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉCOLES VÉTÉRINAIRES
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MESSIEURS,

L'INTERVENTION d'un vétérinaire dans une cérémonie de ce genre est, je crois, d'une tout exceptionnelle initiative. Des relations de profonde et sûre amitié, nées d'une collaboration scientifique étroite entre M. le professeur Hayem et moi, il y a bientôt une trentaine d'années, ont fait penser au Comité d'organisation qu'à son tour le vétérinaire serait qualifié pour venir aujourd'hui louer le médecin.

Je n'aurai nulle peine, mon cher Maître, à trouver dans mon souvenir, comme dans mon cœur, les mots qui traduisent mes regrets de ne pouvoir revivre les bonnes années d'antan, et les sentiments d'admirative affection que m'inspirent votre immense labeur, votre indépendance de caractère, votre droiture et votre noble désintéressement.

Durant des siècles, Messieurs, la médecine vétérinaire, humble et faible, demeura la commensale de la médecine

humaine qui, peu à peu, l'initia, la fortifia, la dota. Bientôt, elle devait imiter les enseignements de sa sœur aînée et mettre en œuvre ses principes, ses méthodes, ses procédés, cependant qu'en retour elle augmentait l'importance de sa collaboration pour lui payer, en quelque sorte, son juste tribut des services rendus.

Claude Bourgelat, le fondateur des Écoles vétérinaires, n'exprimait-il pas le vœu, il y a cent cinquante ans, que les portes de ces établissements fussent « sans cesse ouvertes à tous ceux qui, chargés par état de veiller à la conservation des hommes, auront acquis, par le nom qu'ils se seront fait, le droit d'y venir interroger la nature, chercher des analogies et vérifier des idées dont la confirmation ne peut qu'être utile à l'espèce humaine » ?

Plus que tout autre, mon cher Maître, vous avez pu vous convaincre que les Écoles vétérinaires ont fidèlement suivi les conseils de l'organisateur génial qui avait une si exacte intuition de leur rôle.

Messieurs, il y a aujourd'hui entre les deux médecines une telle connexité que leurs recherches s'éclairent mutuellement et qu'elles utilisent réciproquement leurs découvertes, au point d'être devenues indispensables l'une à l'autre. Sous l'égide de leur robuste et clairvoyante pédagogie, nos Écoles vétérinaires françaises — je suis fier de le proclamer — créent des professionnels de si grande valeur technique, qu'ils n'ont même plus rien à envier aux médecins, si ce n'est un titre qui, un jour prochain, affirmera, en même temps que leur parenté, l'unité de la science médicale, sans distinction de spécialisations.

Ce sont des médecins comme vous, mon cher Maître, qui

auront eu l'honneur d'ouvrir cette voie féconde. Soyez-en sincèrement félicité par un vétérinaire dont l'éloge a peut-être pour vous d'autant plus de prix que vous le savez, maintenant, tombé de plus haut.

Vous rappelez-vous tous ces dimanches d'hiver où vous veniez de bonne heure, à Alfort, expérimenter dans mon service ? Quelle prodigieuse activité, quelle belle énergie vous aviez ! La nuit seule, toujours trop tôt venue, nous obligeait à quitter le travail. Avant de nous séparer, cependant, vous me laissiez pour la semaine suivante un si copieux programme que j'absorbais, à l'épuiser, non seulement mes loisirs, mais ceux de mes collaborateurs et de mes élèves de laboratoire. Ah ! M^me^ Hayem a dû bien souvent maudire ces fréquentations alforiennes qui vous ravissaient à elle et menaçaient votre santé. Mais vous étiez aussi insensible à la fatigue et aux rigueurs de la saison qu'à ses prières ; le goût passionné des recherches, la poursuite opiniâtre de la vérité vous accaparaient tout entier. Et les hivers se sont succédé, nombreux, féconds, jusqu'à ce que les vicissitudes, les contingences de notre vie professionnelle nous éloignassent.

J'aurai toujours le regret et le culte de ce passé qui fit sur moi une si profonde impression. Je lui dois le grand honneur d'avoir plus aisément pu forcer les portes de l'Académie de médecine où nous nous retrouvons chaque semaine, parce que le long commerce de votre intimité m'a appris ce que peut un effort soutenu, secondé par un jugement sain qu'a discipliné la méthode scientifique.

Je remercie vivement les organisateurs de cette cérémonie de m'avoir fourni l'occasion de vous dire, mon cher Maître,

toute ma joie de vous voir fêté en ce jour, et de joindre à celui de vos confrères, de vos élèves, de vos amis, le modeste hommage de ma très haute estime et de mon inaltérable affection.

---

# DISCOURS

DE

## M. Maurice LETULLE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE

Mon cher Maître,

Lorsque le Bureau de la Société anatomique de Paris me chargea de l'honneur de venir ici, aujourd'hui, le représenter auprès de vous, j'éprouvai une joie très grande. Voilà plus de trente-cinq ans, mon cher Maître, que je vous connais et que je vous aime.

L'occasion qui m'est offerte de vous le dire est trop belle pour que je n'en profite pas.

Vous êtes parmi nous le plus ancien des membres de la Société anatomique, notre Nestor, ayant été nommé en 1864 et ayant fait, chez nous, vos premières armes, dès votre arrivée à l'internat.

Si j'ai bien compté, le nombre de vos communications publiées dans nos Bulletins s'approche de la cinquantaine. Elles embrassent une grande partie de la pathologie et plus spécialement ont trait aux lésions des centres nerveux, à la tuberculose et aux tumeurs.

Depuis de longues années, vos travaux si importants sur

la pathologie du sang et sur les affections de l'estomac ont entraîné vos pas vers la Société de Biologie, notre grande voisine, et vers l'Académie des Sciences. Laissez-nous espérer, mon cher Maître, que les innombrables trésors dont j'ai pu voir la nomenclature dans votre laboratoire viendront en grand nombre, maintenant que vous voilà libre, enrichir notre Société anatomique. Venez-y souvent, le vendredi soir, à 4 heures; comme de toute antiquité, vous n'y trouverez rien de changé, sauf les visages qui vous y accueilleront avec joie; c'est toujours le petit escalier anguleux proche du Musée Dupuytren, la même petite salle un peu sombre mais intime, le même vieux bureau où jadis vous firent fête Cruveilhier, Charcot et Cornil. On vous y fera fête aussi quand vous voudrez bien nous faire profiter de quelques-uns des travaux que votre longue expérience prépare encore pour l'instruction des générations médicales.

# DISCOURS

DE

# M. SIREDEY

MÉDECIN DE L'HOPITAL SAINT-ANTOINE,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DES HOPITAUX

MON CHER MAÎTRE,

Le corps médical de l'hôpital Saint-Antoine s'associe de tout cœur à la touchante manifestation dont vous êtes l'objet. En son nom je viens avec vos élèves, avec vos amis, rendre hommage à l'éminent Professeur, au savant consciencieux que nous admirons tous, et plus particulièrement encore à l'excellent collègue qui occupe une si grande place parmi nous.

Vous êtes entré à l'hôpital Saint-Antoine comme chef de service, le 26 décembre 1878. A cette époque, les hôpitaux excentriques n'étaient guère en faveur; tous vos prédécesseurs — à l'exception de Mesnet, que des convenances personnelles retenaient dans le faubourg — considéraient cet hôpital comme un lieu de passage; ils y campaient, se contentant d'aménagements provisoires et attendaient qu'une place devînt vacante dans un établissement plus central; aussi ne trouvait-on nulle part une installation complète.

Dès votre arrivée, vous avez été frappé du renouvellement

incessant des malades, des matériaux inépuisables qu'il fournirait à votre activité, et, du moment où vous avez reconnu qu'il y aurait ici pour vous plus de travail qu'ailleurs, vous avez résolu de vous y fixer. Vous y êtes resté trente-trois ans, à quatre semaines près. C'est un *record* qui n'a jamais été atteint dans notre pays et qui, de longtemps, ne vous sera pas disputé.

Cependant votre exemple a été suivi ; par un heureux effet de l'entraînement, les médecins qui sont venus après vous à l'hôpital Saint-Antoine tendent de plus en plus à y rester.

Vous n'aviez, au début, qu'un rudiment de laboratoire, bien insuffisant pour vos recherches, mais avec la patience, l'esprit de suite, la ténacité, qui sont les traits saillants de votre caractère, vous avez obtenu peu à peu les instruments et les locaux strictement indispensables, et vous avez commencé la série de vos magnifiques travaux.

Quelques années plus tard, la fondation Moïana mettait à votre disposition l'un des plus beaux services des hôpitaux de Paris. Vous avez perfectionné son organisation, et en 1893 vous y installiez la clinique médicale que la Faculté de médecine venait de vous confier. Bientôt vous avez eu la satisfaction d'y ajouter le vaste laboratoire que vous rêviez et la chaire de clinique de l'hôpital Saint-Antoine fut enfin dotée de services qui faisaient honneur à l'École française.

Des voix plus autorisées que la mienne ont rappelé, mon cher maître, comment vous avez employé vos trente-trois années d'activité. Aussi n'ai-je pas à parler de votre enseignement si solide et si méthodique, de votre carrière scientifique si féconde, toute de labeur consciencieux et modeste,

de recherches méticuleuses, approfondies, contrôlées avec la plus scrupuleuse attention. Vous avez travaillé sans bruit, sans rechercher les distinctions et les honneurs, dont vous n'avez jamais eu toute la part que vous méritiez. Votre vie a été pour nous un magnifique exemple de travail ininterrompu, de probité scientifique et de dignité professionnelle.

Vous vous acquittiez de vos fonctions de médecin d'hôpital avec une régularité exemplaire : arrivé l'un des premiers, vous partiez presque toujours à une heure fort avancée, ne laissant derrière vous que les chirurgiens attardés à quelque laborieuse opération.

Vous n'avez pas été seulement un maître éminent, un grand savant dont les remarquables travaux ont jeté tant de lustre sur la science française et sur notre hôpital Saint-Antoine, vous avez encore été pour nous un collègue bienveillant, plein d'aménité.

Lorsque je suis venu prendre place à vos côtés, dans cet hôpital — il y a dix-sept ans déjà — votre air grave m'intimidait, comme il en a intimidé beaucoup d'autres. A cette époque nous nous rencontrions chaque matin, dès la première heure, dans l'étroit vestiaire, que vous n'avez pas oublié, avec nos collègues Blum, Monod, Letulle, etc., et le regretté Hanot. Tout en causant des événements du jour nous échangions nos idées sur les hommes et sur les choses. Si ces conversations nous faisaient perdre quelques minutes, elles avaient l'avantage de nous rapprocher, de resserrer notre union et de perpétuer parmi les jeunes — dont j'étais alors — les saines et nobles traditions du corps médical des hôpitaux. C'est là que j'ai appris à vous connaître, que j'ai pu apprécier les grandes et belles qualités, que vous cachez

parfois sous une apparence sévère : une réelle bonté, un sentiment élevé du devoir et de l'honneur professionnel, un constant souci de votre responsabilité de médecin et d'éducateur.

Malgré vos nombreuses occupations, vous ne vous êtes jamais désintéressé de nos réunions professionnelles. Pendant plusieurs années vous avez présidé ici nos réunions mensuelles, instituées par M. Mesureur, sur lesquelles nous fondions tant d'espoir, et vous n'étiez pas des moins ardents à appuyer nos réclamations. Si vous vous en êtes éloigné, c'est par découragement plutôt que par indifférence.

Vous ne craigniez même pas, il y a peu de temps encore, de descendre de votre chaire magistrale pour prendre part avec nous à des réunions qui n'avaient certes rien d'austère, mais qui affirmaient la cordiale entente de tous les membres du corps médical avec les internes, nos dévoués collaborateurs de chaque jour.

Vous êtes d'ailleurs resté fidèle à notre Société médicale des hôpitaux, que vous avez présidée en 1895 et à laquelle vous avez plus d'une fois réservé la primeur de vos travaux. Désormais, comme vous serez plus libre, j'espère que nous aurons le plaisir de vous y voir plus souvent. La retraite ne sera jamais pour vous un repos complet, l'habitude du travail fait trop essentiellement partie de votre nature pour que vous puissiez y renoncer, et je suis bien certain que vous rencontrerez dans vos notes nombre de publications qui feront honneur à nos Bulletins. Votre présence au milieu de nous sera toujours une joie pour vos élèves, pour vos nombreux amis, et elle adoucira pour nous la tristesse de votre départ.

Au nom de tous vos collègues de Saint-Antoine, je vous apporte, mon cher Maître, l'hommage de notre respect, de notre sincère affection, et je souhaite que longtemps encore notre vénéré doyen conserve cette belle ardeur au travail, dont il nous a donné, durant tant d'années, un si remarquable exemple.

# DISCOURS

DE

# M. L. GALLIARD

MÉDECIN DE L'HOPITAL LARIBOISIÈRE

Mon cher Maître,

Je suis le plus ancien de vos internes en médecine actuellement en fonction dans les hôpitaux de Paris. C'est à ce titre que j'ai le privilège de vous adresser la parole aujourd'hui.

C'était en 1880. Médecin de l'hopital Saint-Antoine, nommé depuis peu de temps Professeur de Thérapeutique à la Faculté, vous aviez déjà une réputation de grand savant et de grand clinicien. Et chacun disait que votre renommée irait grandissant, que votre élan ne s'arrêterait pas, que, dans vos mains, le flambeau de la science ne risquait pas de s'éteindre.

Aussi les élèves se disputaient-ils l'honneur d'être admis dans votre service hospitalier.

Recommandé à vous par mes maîtres Millard, Hallopeau, Paul Berger, me plaçant aussi sous l'égide de la *Revue d'Hayem*, dont je devais demeurer jusqu'à la fin un des fidèles collaborateurs, j'avais eu la chance d'être inscrit sur la liste de vos internes après Léon Gautier, de Genève, qui regrette

fort de ne pas assister à cette cérémonie, et avant Giraudeau.

J'arrivai, et, dès l'abord. je trouvai ce que j'avais souhaité : une discipline sévère et un exemple.

Autour de vous, tout le monde travaillait avec acharnement : étude des malades, clinique, hématologie, anatomie pathologique, thérapeutique, chimie même, tout marchait parallèlement. L'entraînement était général.

Ai-je accompli convenablement ma tâche? Vous ai-je donné satisfaction? Je n'oserais l'affirmer. Mais ce que je puis dire, c'est que l'année passée sous votre direction à Saint-Antoine a compté parmi les mieux remplies, parmi les meilleures de ma vie.

D'ailleurs j'ai trouvé en vous, non seulement un maître bienveillant, mais un ami. Dans toutes les étapes de ma carrière, votre sympathie m'a encouragé et soutenu; jamais votre appui ne m'a fait défaut. Dirais-je enfin que vous m'avez admis, dès mon année d'internat, à ce foyer familial où plus tard ma femme et mes enfants devaient recevoir l'accueil le plus gracieux? Que Madame Hayem veuille bien agréer ici nos remerciements très sincères.

Mon cher Maître, une vie consacrée tout entière à la science et à l'enseignement, un magnifique exemple de probité professionnelle et de dévouement aux malades, voilà ce que célèbrent, en ce jour, vos anciens internes et tous vos élèves. C'est le cœur plein d'émotion reconnaissante qu'au nom de tous vos disciples je viens vous dire respectueusement : *Merci.*

# DISCOURS

DE

# M. E. AGASSE-LAFONT

CHEF DE CLINIQUE A LA FACULTÉ

S'il est, Mon Cher Maître, une émotion bien légitime, s'il est une voix qui ait vraiment le droit de trembler, n'est-ce pas celle des derniers venus de vos élèves, de ceux qui vivent encore auprès de vous et qui voudraient — pour laisser à ce jour sa sérénité de jour de fête — maîtriser les sentiments qui agitent, et peut-être bouleversent leur cœur!

Car il faut, sans doute pour satisfaire la jalousie des dieux, que notre joie soit mêlée d'une grande tristesse, et que le jour heureux de votre apothéose soit, hélas! si rapproché du jour de votre dernière leçon.

Aussi je peux affirmer que nous éprouvons tous aujourd'hui ce sentiment complexe que l'on a, quand on va quitter pour un long voyage des êtres qui vous sont chers : chacun de nous se sent pour vous une affection plus vive, chacun de nous a l'intuition soudaine de la valeur inestimable de ce qu'il a possédé, et de ce qu'il perd.

Ce que nous n'aurons plus, c'est ce contact journalier dans lequel se révélait bien vite tout ce qui se cache en vous

pour vos élèves d'affection délicate et de bonté. Ce que nous n'aurons plus, c'est votre enseignement précieux, c'est votre sens clinique que rien n'égale; ce sont vos critiques éclairées; c'est votre main paternelle, qui rudoie mais qui guide; c'est l'affectueuse contrainte pour une marche plus rapide et plus sûre dans le chemin du devoir et de la vérité.

Ce que nous n'aurons plus, c'est ce spectacle quotidien, qui nous enfiévrait du désir de devenir un peu semblables à vous, ce spectacle d'une noble pensée affranchie de toutes les vaines satisfactions d'amour-propre, et constamment tournée vers un seul but, celui de la tâche consciencieusement remplie.

Et s'il ne convient pas qu'après les paroles prononcées par les plus illustres de nos Maîtres, notre jeune inexpérience vienne à son tour juger, même avec une admiration respectueuse, l'œuvre considérable que vous édifiez depuis tant d'années, du moins on me permettra bien de dire ce que nous pensons, nous, vos derniers élèves, qui vous voyons travailler avec une ardeur juvénile à ce moment de la vie où tant d'autres depuis longtemps se reposent, nous autres, je n'ose pas dire les derniers collaborateurs, mais plutôt les spectateurs étonnés d'un labeur incessant.

Ce que nous pensons, c'est que votre œuvre n'est pas de ces édifices qui s'élèvent hâtivement, à grand fracas, qui attirent passagèrement tous les regards, mais bientôt se lézardent et tombent en ruines, sous l'œil attristé de leurs architectes, cruellement frappés dans leur illégitime orgueil.

Votre œuvre, c'est l'œuvre aux assises immuables, élevée lentement, pierre à pierre, par un ouvrier aussi attentif que merveilleux, et qui ne laisse rien au hasard. Votre œuvre,

c'est l'œuvre qui peut attendre, dans sa fierté tranquille, car le temps lui donne chaque jour plus de solidité et plus d'éclat.

Aussi nous savons, nous tous vos élèves dont l'avenir est encore incertain, — et je veux rester sur cette parole, qui vous plaira sans doute, car c'est une parole de fermeté, de confiance et d'espoir, — nous savons que quel que soit le sort que le hasard nous réserve, ici ou là, peu importe, nous pouvons travailler en toute confiance; dans le champ de la science, nous sommes partis pour les riches moissons, car la tâche est pour nous toute tracée : grâce à vous, Mon Cher Maître, — et quels mots seraient assez forts pour dire notre reconnaissance? — grâce à vous, nous sommes entraînés par un noble exemple, et nous emportons le bon grain, qui ne demande qu'à splendidement germer.

# DISCOURS

DE

# M. GEORGES HAYEM

CHERS COLLÈGUES,
CHERS ÉLÈVES, CHERS AMIS,

QUELLE touchante cérémonie que la remise d'une médaille, d'un objet d'art durable, à un travailleur dont on veut conserver la mémoire! J'en éprouve tout ce qu'elle peut apporter de réconfort et accueille votre beau présent avec émotion et reconnaissance.

Vous avez voulu créer autour de moi, au moment de ma retraite, une atmosphère chaude et sympathique; vous y avez réussi. Mais, en voulant aussi me couvrir de fleurs, vous avez tous dépassé la mesure dans l'expression de vos éloges. J'en serais confus s'il n'était pas évident que vous avez parlé avec votre cœur.

Il y a déjà plusieurs années que l'idée de cette fête intime flotte dans mon entourage. J'en ai retardé l'éclosion parce que je la trouvais prématurée.

Depuis, j'ai vu faire une assez large distribution de ce qu'on pourrait appeler la médaille des nouveau-nés et je me demande aujourd'hui si les promoteurs de cette espèce particulière ne sont pas dans la vérité.

Lorsqu'on arrive au bout du chemin, non seulement on n'est guère sculptural, — ce qui est une considération d'une certaine valeur, — mais encore on sent ce vide qu'éprouvent les vieillards ayant survécu à ceux qui ont été les chers compagnons de leur existence.

Je voudrais, en ce moment, écarter de moi toute pensée triste et je suis hanté — vous m'en excuserez — par le souvenir d'Albert Hénocque, de Paul Berger et de Lucien Dusacq qui ont, de leur vivant, partagé mes joies et mes peines.

Fort heureusement, il me reste encore mon cher camarade Magnan, seul survivant de ces amis de jeunesse dont la cordialité a rendu douce et pleine de charme ma laborieuse carrière.

Comme il y a longtemps, cher Magnan, que nous nous connaissons et estimons! J'ai plaisir à me rappeler combien tu as été accueillant pour le jeune néophyte, presque ingénu que j'étais, quand je suis allé faire ma première année d'internat dans ce lugubre Bicêtre, en 1864, à une époque où, déjà instruit et expérimenté, tu me paraissais presque un maître. Tu as conservé encore aujourd'hui ces yeux vifs et pétillants qui reflètent ta haute intelligence, et savent vous pénétrer et vous fouiller jusqu'à l'âme, merveilleux instruments de succès pour la sévère spécialité que tu as choisie.

Plus tard, j'aurais voulu t'avoir comme collègue. Certaines circonstances s'y sont opposées. J'ose dire que tu nous as fait défaut; que tu as pu néanmoins marquer ta place parmi les grandes notabilités médicales de notre époque et satisfaire ton cœur compatissant en devenant un des bienfaiteurs de notre triste humanité.

J'ai aussi le grand et rare bonheur d'avoir conservé mon premier et éminent maître Millard, qui a bien voulu me faire l'honneur et le plaisir de présider cette fête de famille.

Cher Monsieur Millard, laissez-moi vous dire combien je suis attendri d'avoir à mes côtés, au moment de quitter mon enseignement, à la fin de ma carrière, le Maître aimé qui a guidé mes premiers pas, et qui, depuis le jour où il m'a connu, m'a suivi et soutenu avec une sollicitude de père, qui a été en quelque sorte cet ange tutélaire dont nous avons tous tant besoin pour nous aider à franchir les obstacles accumulés sur notre route.

J'étais bien jeune et encore bien fruste, en 1865, quand vous m'avez eu comme interne. L'impression profonde que vous m'avez produite a été décisive pour ma carrière ; mon cerveau a gardé une empreinte ineffaçable de votre méthode anatomo-clinique. Vous avez fait de moi pour toujours, inéluctablement, un clinicien.

Votre œuvre a été parachevée par d'autres maîtres, notamment par Oulmont et par Vulpian, que vous me permettrez de vous associer dans l'expression de ma profonde gratitude.

Je viens de citer Vulpian ; son nom est bien ici à sa place, car ce maître inoubliable a eu la plus grande influence sur la direction de mes travaux. C'était un vrai encyclopédiste, à la fois naturaliste, physiologiste, anatomiste et cependant clinicien hors de pair. Au moment où j'étais son interne, en 1867, à la célèbre Salpêtrière d'antan, où se sont formés les plus grands travailleurs de notre époque, Vulpian, nommé professeur d'anatomie pathologique, voulant m'at-

tacher à lui, me choisit comme préparateur. De là date mon entrée à la Faculté de médecine, où je suis resté jusqu'à maintenant sans aucune interruption.

Sous cette haute direction, je fus initié aux méthodes qui permettent au médecin d'aborder quelques-uns des problèmes soulevés par l'étude des maladies à l'aide de l'expérimentation. Je devins ainsi capable de faire des recherches expérimentales, ce qui était rare à l'époque.

Ainsi s'explique ma nomination comme Professeur dès l'âge de trente-sept ans. Les circonstances y ont aidé, évidemment. Mais la raison de ce succès d'une précocité sans précédent est simple : Vulpian m'avait présenté à ses collègues comme le meilleur de ses élèves.

J'étais déjà depuis longtemps membre de la Société anatomique que vous présidez, mon cher collègue et ami Letulle, avec tant d'autorité. Vous m'avez fait plaisir en me reportant à ce bon temps des premières études où je m'empressais — comme le font toujours les internes studieux — d'aller demander aux anciens leur avis sur le butin anatomo-pathologique recueilli dans les hôpitaux.

L'éducation scientifique que j'avais reçue devait me porter vers l'étude du sang, ce milieu intérieur où se passent les actes les plus intimes de notre fonctionnement organique parce qu'il est en quelque sorte le champ clos de la lutte entre les influences extérieures nocives et les réactions de défense de l'économie. Le développement énorme qu'a pris aujourd'hui l'hématologie montre bien que j'avais choisi là une étude d'un intérêt capital dont j'avais d'ailleurs — on a bien

voulu m'en faire un mérite — prédit l'avenir. Il fallait précisément pour aborder de telles recherches être à la fois anatomiste, tant soit peu expérimentateur et médecin. Il eût été bon d'être aussi chimiste de premier ordre. Mais pour le dire, en passant, ce chimiste biologiste est encore attendu. On a dû baptiser de noms qui rappellent des faits expérimentaux une foule de corps hypothétiques, non chimiquement définis, tels que les hémolysines, les précipitines, les thrombines, les alexines, etc., etc., que j'avais déjà pressentis et désignés en bloc sous le nom de corps albuminoïdes spécifiques.

La nécessité d'opérer certaines recherches sur le cheval devait diriger mes pas vers la célèbre École vétérinaire d'Alfort.

Mon cher Barrier, le jour où je vous ai rencontré doit être marqué d'une croix blanche; ç'a été une véritable bonne fortune.

Vous m'avez connu au moment d'une fièvre de production scientifique : le travail de la semaine ne me suffisait plus, je courais le dimanche à Alfort. Comme vous étiez un enthousiaste et un infatigable, j'ai trouvé en vous un collaborateur actif et avisé, d'une complaisance et d'une abnégation à toutes épreuves. Grâce à vous, j'ai pu exécuter la partie la plus importante de mes expériences sur la coagulation du sang qui forme un des principaux chapitres de mon traité d'hématologie et, plus tard, mener à bien avec vous nos curieuses expériences sur la décapitation.

Mais la meilleure de mes découvertes à cette époque a été de trouver en vous un homme d'un caractère élevé et délicat, d'une merveilleuse loyauté, auquel j'ai voué une

amitié indestructible parce qu'elle a pour fondement la sym pathie et l'estime. Aussi suis-je heureux de pouvoir saluer le nouvel Inspecteur général des Écoles vétérinaires, de vous féliciter d'avoir atteint ce poste élevé où vous pourrez employer, pour le bien de la science et de notre pays, vos éminentes qualités.

Malgré mes occupations multiples, pressantes, — nous sommes à l'époque de ma plus grande activité, — je continuais à diriger la *Revue des Sciences médicales* que j'ai fondée dès ma réception à l'Agrégation.

Cette publication, qui a rendu, je crois, des services à plusieurs générations de médecins peu versés dans la connaissance des langues étrangères, a groupé autour de moi des collaborateurs d'un grand mérite.

Elle a été une pépinière d'agrégés, de médecins des hôpitaux, de professeurs de la Faculté, du Collège de France, de la Sorbonne, de doyens et de membres de l'Institut.

C'est à cette occasion lointaine que je vous ai connu, cher Monsieur Dastre. Vous étiez un collaborateur actif, précieux et déjà un homme de science accompli dont il était facile de prévoir les futurs succès.

En venant aujourd'hui me rappeler nos anciennes relations et ma nomination plus ancienne encore à l'illustre Société de Biologie dont vous êtes le président, vous m'avez fait un honneur dont je vous remercie cordialement.

C'est également à la *Revue des Sciences médicales* que je suis entré en rapport avec vous, cher Doyen, qui avez tenu,

par votre présence, à donner à notre réunion intime une certaine solennité, et à rendre hommage à un vieux serviteur de notre Faculté. Vous l'avez fait dans un langage élevé et élégant, qui vous est très personnel et qui m'a vivement touché.

Depuis que je vous connais, vous vous êtes élevé constamment, grâce à votre ardeur au travail et à vos qualités exceptionnelles de Clinicien et de Professeur.

Nous avons assisté ensemble au développement considérable que notre Faculté a pris dans ces quarante dernières années, à la transformation que lui ont fait subir la réorganisation de l'École pratique, l'installation d'un grand nombre de laboratoires de recherches et de travaux pratiques, etc.

On réclame actuellement un enseignement plus professionnel. On ne sait pas assez que nous le demandons nous-mêmes depuis longtemps. Personne plus que vous n'en comprend la nécessité, personne n'est plus apte à en diriger l'organisation, et je suis certain que si on vous laissait plus de liberté d'action, que si on vous accordait plus de subsides, vous feriez de notre Faculté, avec l'aide de nos collègues et de nos agrégés, une École sans rivale.

Je pars sans avoir vu se réaliser un de mes rêves; mais avec la persuasion de laisser en bonnes mains l'avenir de cette grande Institution, illustre entre toutes, malgré des imperfections qui ont été récemment trop violemment soulignées.

Je lui ai consacré mes plus belles années et le meilleur de ma vie intellectuelle. Nommé, en 1879, professeur de thérapeutique, je devais, en raison de mes origines, faire

effort pour doter cet enseignement d'un laboratoire d'expérimentation.

Après avoir failli tomber malade dans l'ancienne boutique de charbonnier en contre-bas de la rue Hautefeuille, où j'ai fait, dans les plus mauvaises conditions de salubrité, mes expériences sur les saignées, sur les transfusions, sur les injections salines, etc., j'ai eu la satisfaction de présider à la construction, dans la nouvelle École pratique, d'un laboratoire dont mes collègues et successeurs, Landouzy et Gilbert, ont pu apprécier l'ordonnance et la commodité.

Plus tard, devenu professeur de clinique médicale, j'ai voulu que cet enseignement fût, avant tout, une leçon de choses, qu'il fût possible de montrer aux élèves, installés de manière à bien voir et à bien entendre, les malades sujets de la leçon, et j'ai fait ériger cet amphithéâtre où l'on peut, comme l'a tout à l'heure rappelé mon maître Millard, amener les malades sur un lit roulant, sans danger et sans fatigue pour eux. J'ai voulu, en outre, que ces malades confiés à mes soins pussent être examinés par les procédés techniques les plus précis, indispensables dans bien des cas pour assurer la rigueur du diagnostic; enfin, qu'ils fussent traités, sous ma direction, par les méthodes les plus perfectionnées. C'est pourquoi j'ai fait annexer, à l'amphithéâtre de cours, diverses salles d'examens, des laboratoires de recherches histologiques, bactériologiques, chimiques, et une salle d'électrothérapie.

C'est ainsi que j'ai créé — sur une petite échelle, il est vrai, mais suffisante pour nos besoins et en rapport avec nos modestes ressources — cette clinique qu'on veut bien

considérer comme la mieux conçue et la mieux outillée de notre Faculté.

La leçon sur le malade amené dans l'amphithéâtre est d'un profit considérable, surtout lorsque — ce qui arrive couramment ici — le professeur est en face d'un cas nouveau, non encore étudié, qu'il cherche à débrouiller devant les élèves avec méthode et logique; elle marque une date.

Aussi doit-on féliciter le grand artiste auquel vous vous êtes adressés de l'avoir compris. Grâce à lui, le souvenir en sera conservé. Sur ce point, je n'ai aucune illusion : c'est l'art qui empêchera mon enseignement de tomber dans l'oubli. Voulez-vous un exemple du sort réservé aux plus renommés d'entre nous?

Deux ans après la mort de mon prédécesseur, deux ans seulement, je demandais à un étudiant, qui passait avec moi un examen, s'il avait entendu parler de Gubler. C'était à propos de la paralysie consécutive aux maladies aiguës dont il avait fait une belle et originale étude.

— Gubler, dit-il, un peu surpris, mais... mais, je crois bien que c'était un médecin allemand (!).

Dans le magnifique ouvrage publié sous votre direction, cher Doyen, où sont reproduites les richesses artistiques de notre Faculté, une intéressante gravure représente une leçon clinique au XVIII^e^ siècle, d'après une peinture que nous avons vue, dans notre grand amphithéâtre de la Faculté, avant l'incendie de 1889.

La scène se passe dans une salle d'hôpital. Le malade, mis à découvert dans son lit, est amplement entouré de

bandelettes, de nombreux élèves sont à l'entour. Le profes seur est parfaitement inconnu. On dit que c'était Desault; on n'en est pas certain. Peu importe; nous voyons ainsi que la leçon clinique se faisait au lit du malade, dans la salle commune.

Dans quelques années d'ici — à coup sûr dans un petit nombre — quand on verra, dans une collection artistique, le revers de la médaille de Roger Bloche, on remarquera un bonhomme un peu voûté, fort chevelu, d'aspect vieillot, exhibant un malade à des auditeurs des deux sexes, se prélassant sur des banquettes en gradin.

On saura le nom du professeur parce qu'on a eu la très utile précaution de l'inscrire en grosses lettres sur l'avers de la médaille. Cela n'a pas d'importance; l'essentiel sera d'apprendre qu'à telle époque on faisait la leçon clinique avec démonstration sur le malade.

Cher M. Roger Bloche, vous avez écrit — avec votre grande maîtrise — une page d'histoire de notre enseignement. Personnellement, je vous en suis fort obligé et vous en remercie.

L'installation d'une des cliniques de la Faculté à Saint-Antoine a été la conséquence, en grande partie, de mon attachement à cet hôpital. J'y suis entré en 1880 et vous m'y voyez encore aujourd'hui; ce séjour de trente et un ans représente presque toute l'étendue de ma carrière hospitalière. C'est très exceptionnel; mais peut-être d'un bon exemple.

J'ai trouvé à Saint-Antoine des matériaux d'étude nombreux, d'excellents confrères, parmi lesquels je compte les

très regrettés Mesnet et Hanot, mes amis Ch. Perier et Blum, mes élèves y ont été empressés et dévoués. Pourquoi aurais-je été chercher ailleurs ce que j'avais ici en abondance?

Mon incorporation avec l'hôpital Saint-Antoine me fait attacher un inestimable prix, mon cher Siredey, à l'hommage que vous venez de me rendre en votre nom et au nom de nos collègues actuels pour lesquels je suis, en quelque sorte, un patriarche. Vous vous êtes exprimé en termes cordiaux et flatteurs qui empruntent une grande valeur à votre beau caractère, fait de droiture et de sincérité.

Vous avez aussi parlé au nom de la Société médicale des Hôpitaux, et j'en suis d'autant plus touché que j'ai toujours eu une profonde déférence pour cette savante compagnie, qui rend de si grands services aux malades des hôpitaux et participe dans une aussi grande mesure à l'enseignement pratique de la médecine.

Et, à cette occasion, que notre sympathique Directeur de l'Assistance publique me permette de lui dire combien je suis honoré de sa présence parmi nous et de la bienveillance avec laquelle il vient d'apprécier mes services. J'ai fait tous mes efforts pour soigner convenablement les innombrables malades que vous m'avez confiés, Monsieur et cher Directeur, et rien ne pouvait mieux m'en récompenser que vos témoignages de satisfaction.

L'impulsion qui m'a été donnée par mes maîtres, je l'ai transmise à mon tour à mes élèves. J'ai rencontré parmi eux des hommes remarquablement doués, au tout premier rang desquels est venu se placer Gilbert, aujourd'hui mon collègue à la Faculté.

Mon cher Gilbert, vous m'avez conquis dès le jour où j'ai assisté à votre concours de l'Internat. J'ai été frappé de l'étendue, de la précision de vos connaissances et surtout de la clarté de votre esprit. Vous aviez déjà l'étoffe d'un Maître. Aussi ai-je été heureux de contribuer à vous faire donner la première place et de vous avoir ensuite comme interne.

Depuis, vous avez eu la plus brillante carrière, et je ne crois pas être prophète en disant que l'avenir vous réserve encore des succès que vous devrez à votre exceptionnel mérite.

Plusieurs autres de mes élèves sont devenus médecins des hôpitaux.

La cruelle mort ne procédant pas chronologiquement, deux des plus brillants ont été enlevés il y a déjà plusieurs années ; Dreyfus-Brisac, mon premier interne, esprit fin et distingué, qui a rédigé un volume de mes leçons avec une plume élégante et facile; Duflocq, clinicien judicieux, plein d'avenir, qui m'a aidé avec un rare dévouement à pratiquer aux cholériques de 1884 les injections salines à haute dose autour desquelles on a fait quelque bruit.

Vous êtes maintenant, mon cher Galliard, le plus ancien de cette phalange et l'un des plus appréciés, en raison de votre amour du travail et de la grande dignité de votre carrière professionnelle.

A votre suite sont venus se ranger Lesage, Lion, Parmentier, Enriquez, Bensaude.

C'est là un groupe d'excellente qualité, mais de faible volume relativement à la longue durée de mon séjour dans les hôpitaux.

Un sort aveugle, d'une implacable ténacité, m'a tenu éloigné des jurys de l'Agrégation et des Hôpitaux. Je le regrette, non parce qu'il a restreint l'influence que nous sommes tous si jaloux d'exercer, mais parce qu'il a fait tort à de dignes travailleurs.

Il en est quelques-uns parmi le plus récemment attachés à mon service pour lesquels l'avenir se présente avec un sourire promettant et auxquels je prédis un prompt succès, car ils sont de taille à forcer certaines portes, même si je ne puis y appliquer ce fameux coup d'épaule qui — paraît-il — est plus utile aujourd'hui que jamais. Vous êtes de ceux-là, mon cher monsieur Agasse-Lafont. Vos rares qualités de clinicien et d'homme de laboratoire vous assureront rapidement la place qui vous est due.

Vous m'avez fait grand plaisir en parlant de l'attachement de mes élèves. J'ai fait tout mon possible pour les retenir autour de moi et j'y ai réussi en leur offrant, à défaut de protection efficace, une certaine facilité de travail. Et, vraiment, c'est merveille de voir combien sont nombreux à Paris les travailleurs zélés et désintéressés. Comme il serait facile et fructueux de mieux utiliser ces bonnes volontés !

Winter est resté vingt-sept ans mon chef de laboratoire de chimie et a été conduit, en poursuivant les recherches que nous avons commencées ensemble, à publier des travaux originaux des plus méritants.

Carrion, un de ses élèves, n'a épargné ni son temps, ni sa peine pour faire, pendant plus de dix ans, un nombre considérable d'analyses.

La plupart de mes élèves médecins ont été mes internes.

puis mes chefs de clinique, puis encore mes chefs de laboratoire et plusieurs sont redevenus de nouveau chefs de clinique, souvent sans titre officiel, bénévolement, prenant pour ainsi dire plaisir à s'éterniser à la clinique de Saint-Antoine. Je remercie les plus fidèles d'entre eux, Lion, Parmentier, Thiercelin, Bensaude, Rosenthal, pour les services qu'ils m'ont rendus, pour le dévouement qu'ils m'ont témoigné.

J'arrive au dénouement. L'heure de la retraite a sonné.

Pour cette Faculté que j'ai longuement servie, pour cette Clinique que j'ai fait construire et où, tant de fois, j'ai tendu les ressorts de mon intelligence, demain je ne serai plus qu'un étranger.

J'assiste aujourd'hui en quelque sorte à l'agonie de ma carrière scientifique et vous venez devant moi, encore plein de vie, d'en prononcer l'oraison funèbre.

C'est pénible, mais juste. Ainsi vont et doivent aller les choses humaines.

Je n'ai pas à me plaindre. J'ai étudié et enseigné la médecine pendant un demi-siècle qui a brillé d'un éclat incomparable.

Le génie de Pasteur a ouvert pour ainsi dire une ère nouvelle. Sous l'influence des travaux de ce grand homme l'hygiène publique et l'hygiène privée, transformées, ont réussi à écarter, à tenir en échec les grandes épidémies autrefois si meurtrières.

La chirurgie moderne a pris naissance et a pu se montrer pleine d'audace : malgré ses excès, elle est devenue aussi bienfaisante que l'ancienne était néfaste et redoutable.

On a fait mieux encore, on a pu pour ainsi dire capter la *natura medicatrix* d'Hippocrate (ce qui signifie l'effort que fait l'économie troublée pour revenir à l'état normal) et on l'a mise à la disposition des médecins sous une forme tout à fait nouvelle de médication, la sérothérapie, qui vient maintenant aider les organismes en détresse dans leur lutte contre les maladies infectieuses. Et, enfin, tout récemment — pour ne citer que les faits les plus saillants — ont apparu ces extraordinaires rayons de Rœntgen qui nous ont permis de plonger nos regards attentifs dans la profondeur même des organes.

Cet apport incessant, tumultueux, de connaissances nouvelles, de découvertes retentissantes est comparable à un flot montant, montant encore, montant toujours. Comme on se sent petit pendant cette submersion, comme il convient d'être humble !

Si, vraiment, comme vous l'avez dit, j'ai apporté une pierre, si petite soit-elle, à l'immense édifice médical en construction, je me retire satisfait, heureux d'avoir travaillé avec tant d'autres au soulagement de l'humanité et à la prospérité scientifique de notre cher pays.

---

Paris. — L Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 8360.

ISO 9002
Dunn & Wilson, Ltd